

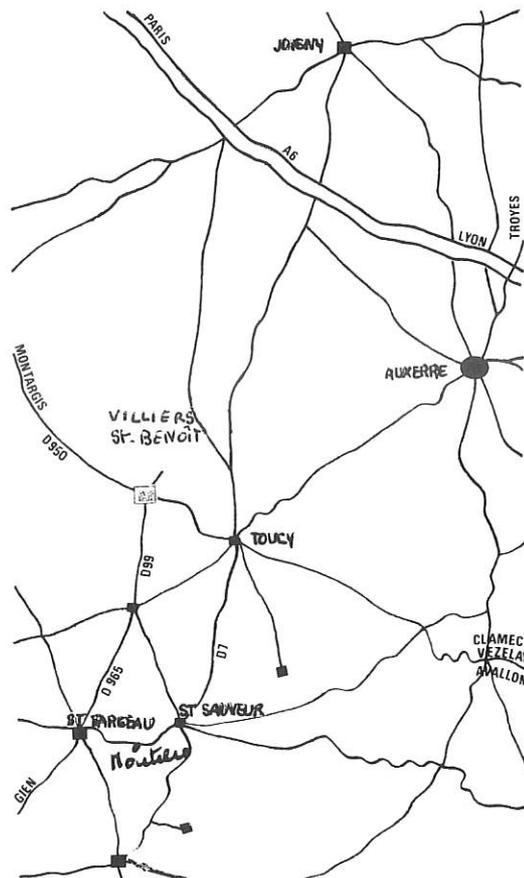
UNE JOURNEE AU PAYS DE COLETTE

Mercredi 25 mai 1988

Jeudi 26 mai 1988

Dans le cadre du "Mai littéraire Garchois", 120 membres du C.D.I. sont allés le 25 et le 26 mai, sous un très beau soleil, visiter la Puisaye, le pays de Colette.

Nous avons successivement vu le musée d'art régional de Villiers-Saint-Benoît, Saint-Sauveur, l'église de Moutiers et le château de Saint-Fargeau.



Musée d'art régional -

Quel ne fut l'étonnement des visiteurs en arrivant dans le petit village de Villiers-Saint-Benoît, d'y découvrir ce très beau musée. Ce musée municipal fut créé par Paul Huillard, grand spécialiste de la Faïence de l'Yonne qui l'a ensuite légué à la commune. Il présente la reconstitution d'un intérieur bourgeois à la fin du XVIIIème siècle.

Salle d'entrée - salle à manger - salon :

Au rez-de-chaussée, nous entrons dans une salle meublée d'éléments quelque peu disparates, mais où dominent des pièces au charme rustique de la fin du XVIIIème et des premières décennies du XIXème siècle.

Une table est dressée dans la salle à manger. Les assiettes sont en faïence de provenance rochelaise. Dans cette même pièce se trouve une crédence du XVIème siècle qui sert d'écrin à une présentation d'étains provenant tous de la région (Auxerre, Avallon, Clamecy, Egriselles, Saint Florentin). Quelques peintures sont accrochées aux murs.

Salle des sculptures :

Toutes les oeuvres présentées dans cette salle proviennent de la région et datent de l'époque romane jusqu'à la Renaissance.

Grâce à la conjonction d'un prince, le duc Philippe le Hardi, et d'un artiste Claus Sluter, une école de sculpture va naître à Dijon à la fin du XIVème siècle. Cette école peut très schématiquement se résumer par le réalisme donné aux figures et surtout par la robuste élégance, par l'arrangement du drapé des vêtements, qui donnent une solide assise aux personnages.

On remarque entre autres :

- . les deux têtes de vierge de la région de Sens,
- . un ensemble de sculptures issues des ateliers Dijonnais du XVème siècle dont les deux Saintes Catherine, la Vierge et l'Enfant, la Sainte-Madeleine, et la tête, vraisemblablement de Saint-Michel.



Saint-Michel



Sainte-Madeleine



La Vierge et l'Enfant Jésus

La bibliothèque :

Dans les vitrines, de chaque côté de la cheminée, figurent le groupe du couronnement de la Vierge des ateliers gothiques d'Ile-de-France, et l'ivoire flamand du début du XVIème siècle représentant le mariage mystique de Sainte-Catherine de Sienne.

Le grande armoire de Sacristie renferme une collection de faïences de la Rochelle ainsi que des objets liturgiques.

Au centre se trouve une table de changeur.

Le cuisine Poyaudine :

Aménagée comme elle aurait pu l'être dans les premières décennies du XIXème siècle, elle est peinte d'une couleur qui essaie de reconstituer celle de l'ocre de Puisaye.

Elle a gardé la grande cheminée où tout le repas était préparé à l'aide de multiples ustensiles de cuivre. Au plafond est accrochée la claie à fromages. A côté du bahut poyaudin, très haut, se trouve l'alcôve où couchait la servante.

La table est servie : assiettes, soupière, bouteille et pots en grès de Puisaye, couverts et gobelets en étain.

Au-dessus de la cheminée, l'image d'une vieille femme de Villiers avec sa coiffe caractéristique.

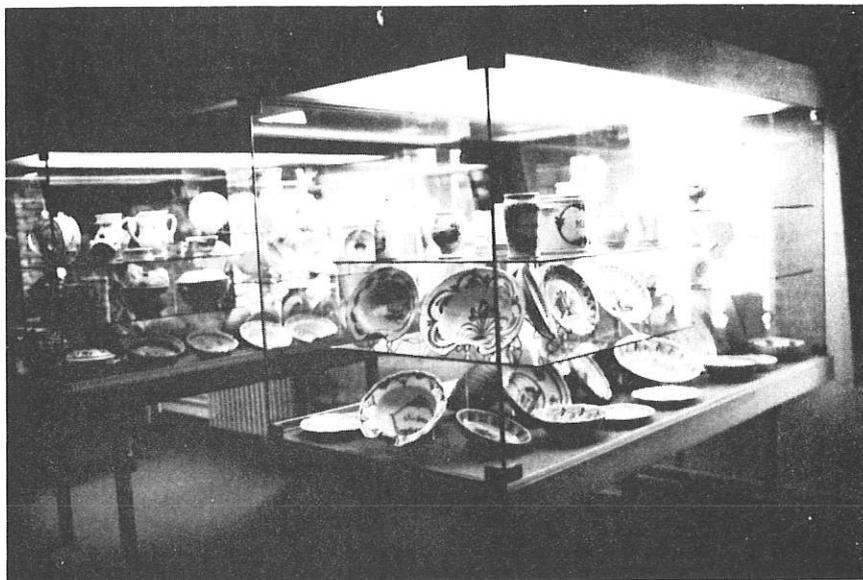


Les faïences sont toutes censées provenir de la fabrique voisine de Montigny-sous-Perreux, qui fut en activité de 1735 à 1812 environ.

L'importance des collections du musée n'a pas permis de présenter toutes les faïences de l'Yonne dans la vaste salle du 1er étage. Aussi trouve-t-on dans la cuisine les pièces fabriquées à Montigny-sous-Perreux.

Nous montons au premier étage où se trouvent **les céramiques régionales**. Toutes les faïences et les grès présentés dans le musée ont été réunis par Paul Huillard.

Les oeuvres sont classées par fabrique : Ancy-le-Franc, Les Cornes, Auxerre, Vausse, Chevannes, Arthe.



Après avoir visité ce musée avec grand plaisir, nous rejoignons notre restaurant à Saint-Fargeau.



Saint-Sauveur -

La dernière bouchée avalée, les cars se séparent. Un groupe rejoint Saint-Sauveur où Madame Boivin, Présidente des Amis de Colette, nous attend. Nous la retrouvons dans une salle de la Mairie. Anciennement, cette Mairie était une maison bourgeoise.

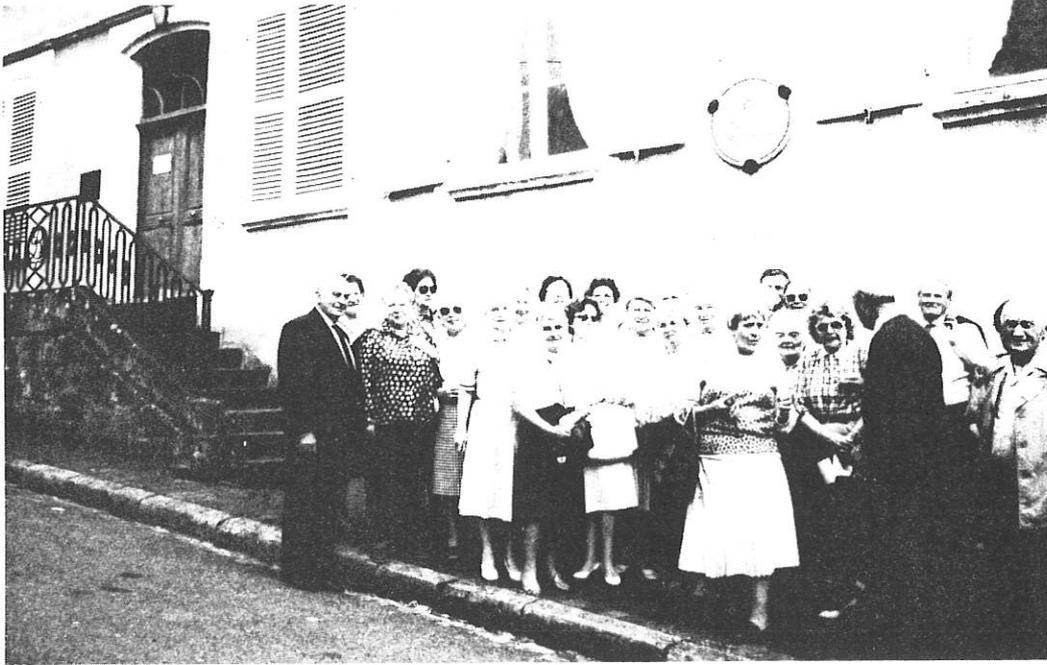
En 1860, elle fut achetée par la municipalité pour devenir une Mairie, des écoles (filles et garçons) et un "asile", c'est-à-dire une école maternelle. Colette en parle dans son livre "Claudine à l'école".

L'immeuble a été refait en 1887. La première pierre a été posée par le Docteur Merlou et inaugurée en 1890. Colette était encore à Saint-Sauveur et a participé à cette cérémonie. Un journaliste avait remarqué une jeune fille enveloppée entièrement de ses cheveux ; Colette mesurait 1 m 60 et avait 1 m 58 de longueur de cheveux.

Madame Boivin nous montre ensuite l'exposition sur Colette et nous raconte certaines périodes de la vie de Colette (voir compte-rendu du 10 mai).



Et puis, nous parcourons le village jusqu'à la maison de Colette.



C'est là qu'elle est née et qu'elle a passé toute son enfance.



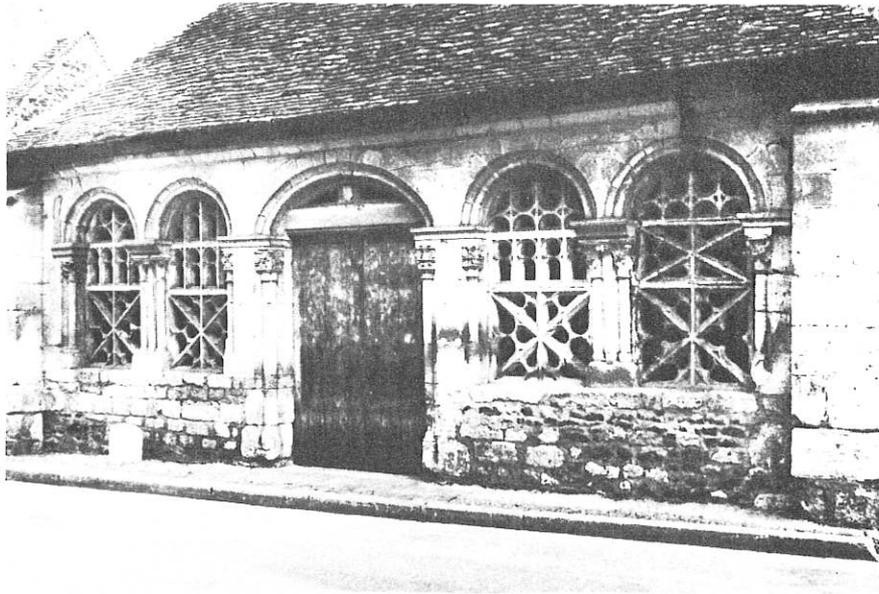
Dans la rue Colette, sur la façade d'une grande maison à un étage et à perron, un médaillon de marbre porte l'inscription "Ici est née Colette".

Ce village qu'elle connaissait bien, elle l'a décrit dans "La Maison de Claudine" et dans "Sido".

Un musée Colette va bientôt naître dans le château de Saint-Sauveur.

Avec regret nous quittons Madame Boivin, passionnée et intarissable, pour aller à Moutiers.

Eglise de Moutiers -



En 1982, un évènement exceptionnel est survenu : dans ce pays si humide, le printemps a été sec, anormalement sec. On a alors vu cloquer, se fendiller en plusieurs places le badigeon blanc qui recouvrait les murs de l'église paroissiale et qu'avait légué le XVIIIème siècle avec son amour immodéré pour les nefs blanches. On a alors constaté que les murs de la nef présentaient un décor historié, peint à l'ocre, d'une facture intéressante.

A Moutiers en 1982, la qualité picturale de la découverte, l'importance probable des surfaces traitées, l'antériorité évidente par rapport à toutes les peintures murales connues en Puisaye, ont permis d'alerter les responsables des Monuments Historiques.

Mais revenons un peu en arrière.

Etymologiquement, Moutiers doit son nom à un monastère fondé vers 700, par le père de l'évêque d'Auxerre Quintilien. Celui-ci ajouta un hospice destiné aux pèlerins des Iles Britanniques qui se rendaient à Rome.

Ce monastère devint en 884, un prieuré rattaché à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre. Les bâtiments de ce prieuré rattaché à Notre-Dame ont disparu. C'est aujourd'hui un édifice rural simple, d'une longueur de 40 m sur une largeur de 9 m dans la nef.

Elle est précédée d'un beau porche du XIII^{ème} siècle qui a été remanié au XVI^{ème} siècle. La nef unique est éclairée au nord comme au sud par trois petites fenêtres en plein cintre à l'ébrasement intérieur de la fin du XI^{ème} siècle.

Le nef a été au XVI^{ème} siècle vraisemblablement couverte d'une voûte en bois reposant sur des piliers placés à l'avant des murs pour les soulager. La partie orientale de l'église a été reconstruite à la fin du XV^{ème} siècle.

Les fresques découvertes représentent des scènes de l'ancien et du nouveau testament, et en-dessous, des peintures romanes. Mais c'est peut-être la "Crucifixion" de la paroi d'en face qui présente les documents les plus intéressants sur le christianisme vécu en Bourgogne vers les XII et XIII^{ème} siècle.

Vers 17 h, nous quittons Moutiers pour regagner Saint-Fargeau

Château de Saint-Fargeau -



C'est à l'emplacement d'un château fort élevé en 990 par Héribert, évêque d'Auxerre et frère naturel d'Hugues Capet que fut édifié en plusieurs étapes, à partir de la Renaissance, le château actuel.

Antoine de Chabannes, acquéreur du château en 1451, à la suite de la disgrâce de Jacques Coeur, s'installa à Saint-Fargeau et commença la reconstruction du château dans la forme extérieure qu'il garde aujourd'hui.

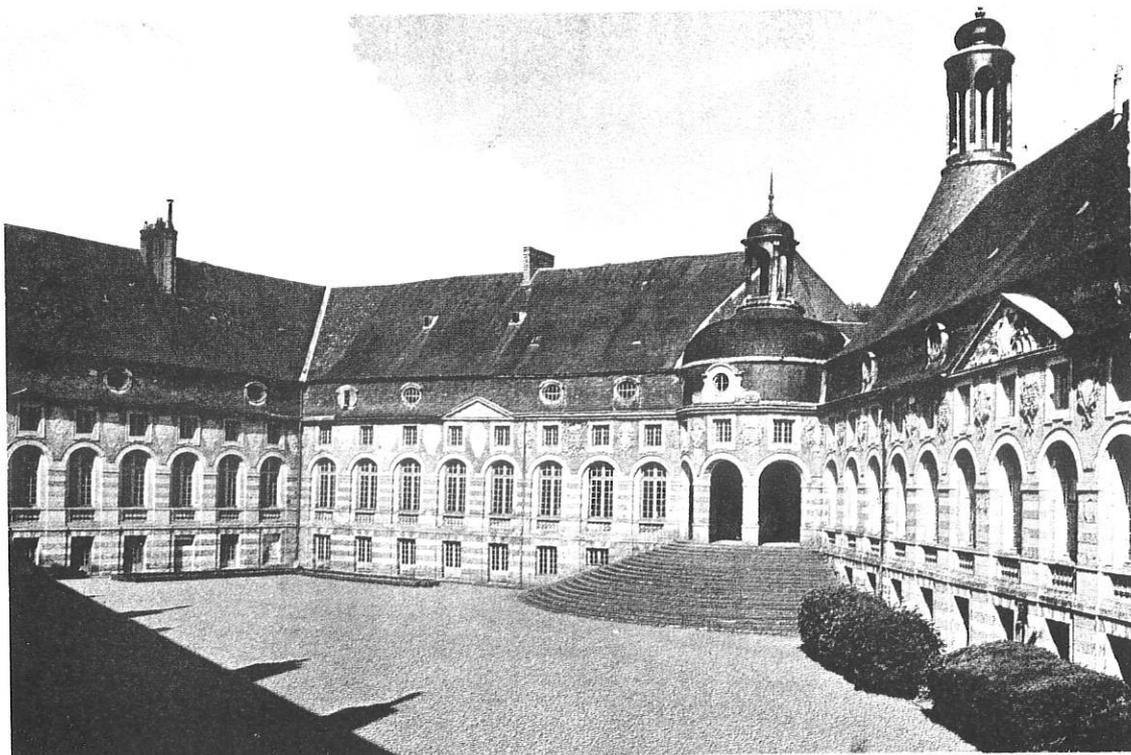
Saint-Fargeau passa ensuite de successeur en successeur et en 1652, à Anne-Marie Louise d'Orléans, duchesse de Montpensier , soeur de Louis XIII qui fut surnommée "la Grande Mademoiselle".

Frondeuse acharnée, elle se rangea aux côtés de son cousin Condé contre son cousin germain Louis XIV. Dès la fin de la Fronde, Louis XIV l'envoya en exil. Elle choisit Saint-Fargeau.

Lorsqu'elle y arriva, elle dut "traverser la cour avec l'herbe jusqu'aux genoux" et trouva une bâtisse délabrée.

C'est François Le Vau qu'elle choisit comme architecte.

Toute la cour d'honneur fut reconstruite et dans les ailes Est et Sud, elle fit aménager de somptueux appartements.



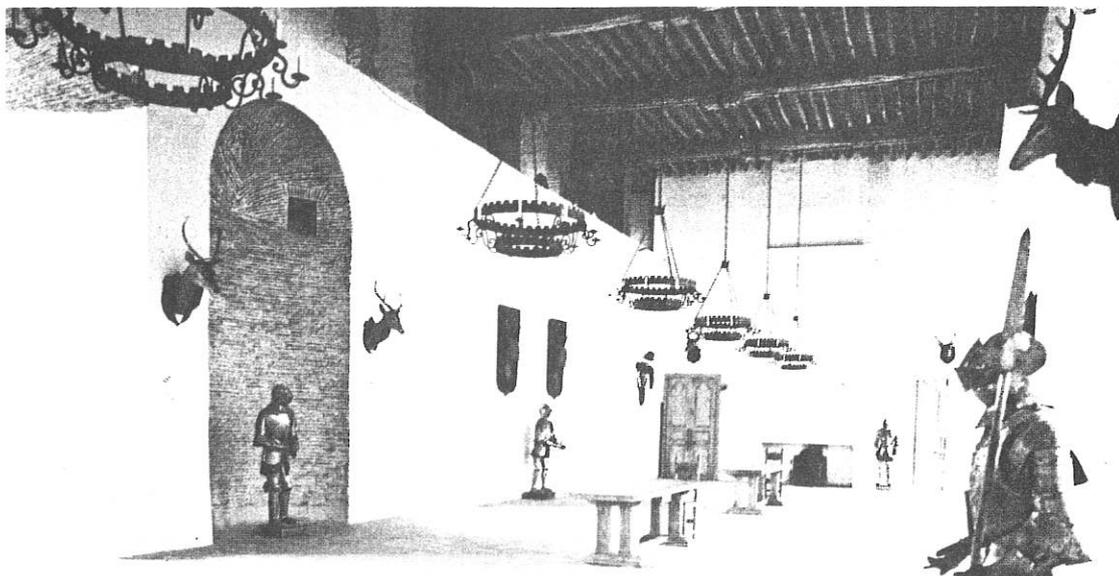
En 1681, Mademoiselle de Montpensier fait don de Saint-Fargeau au duc de Lauzun.

En 1715, la propriété est acquise par Lepelletier des Forts. Ses successeurs continuent à l'entretenir.

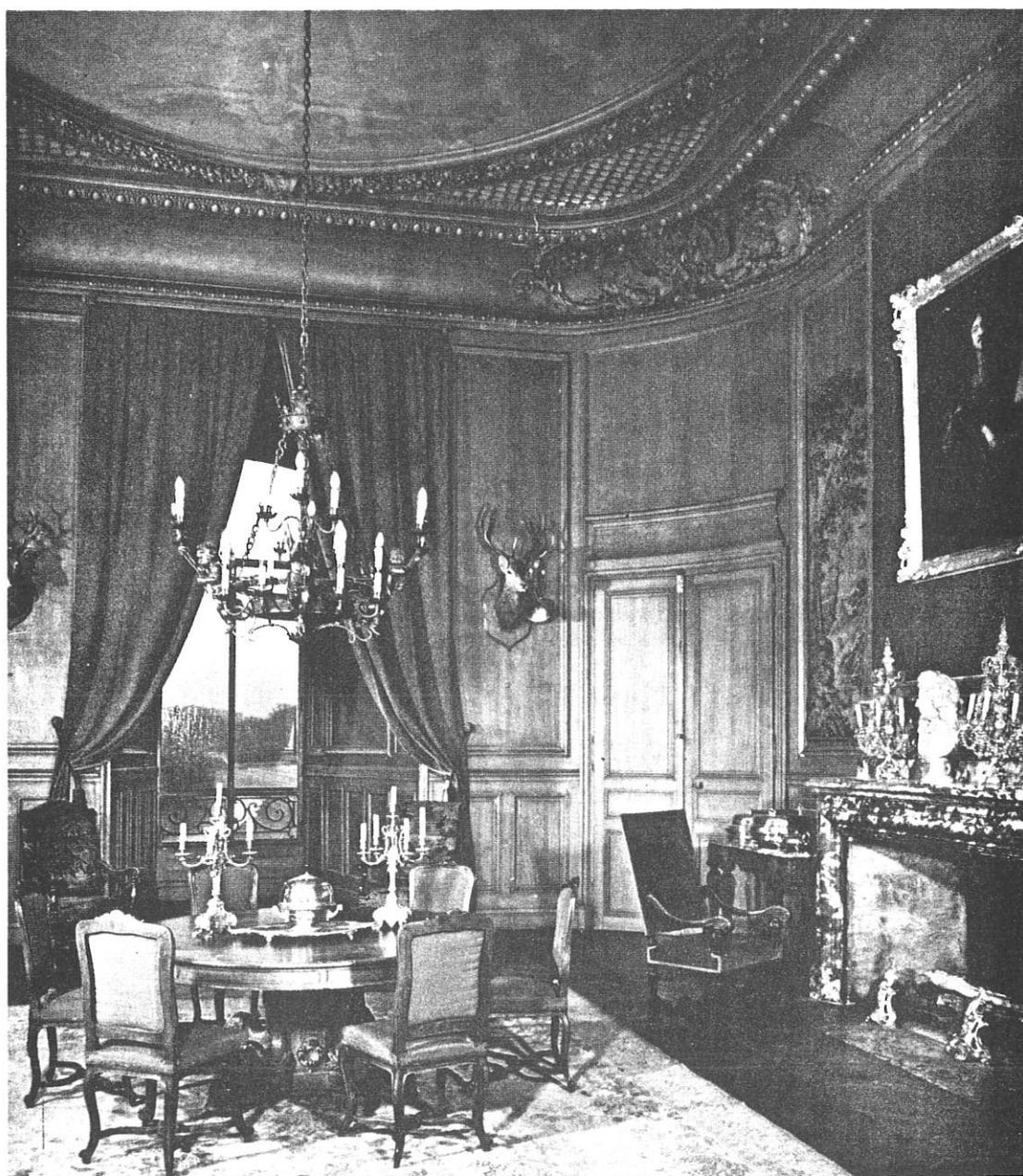
En 1968, une société belge rachètera le château et depuis 1979, il appartient à Messieurs Michel et Jacques Guyot qui entreprennent de grands travaux de restauration financés, entre autres, par le spectacle historique qui a lieu tous les ans en juillet et août, et auquel participent bénévolement environ 700 personnes.

* * *

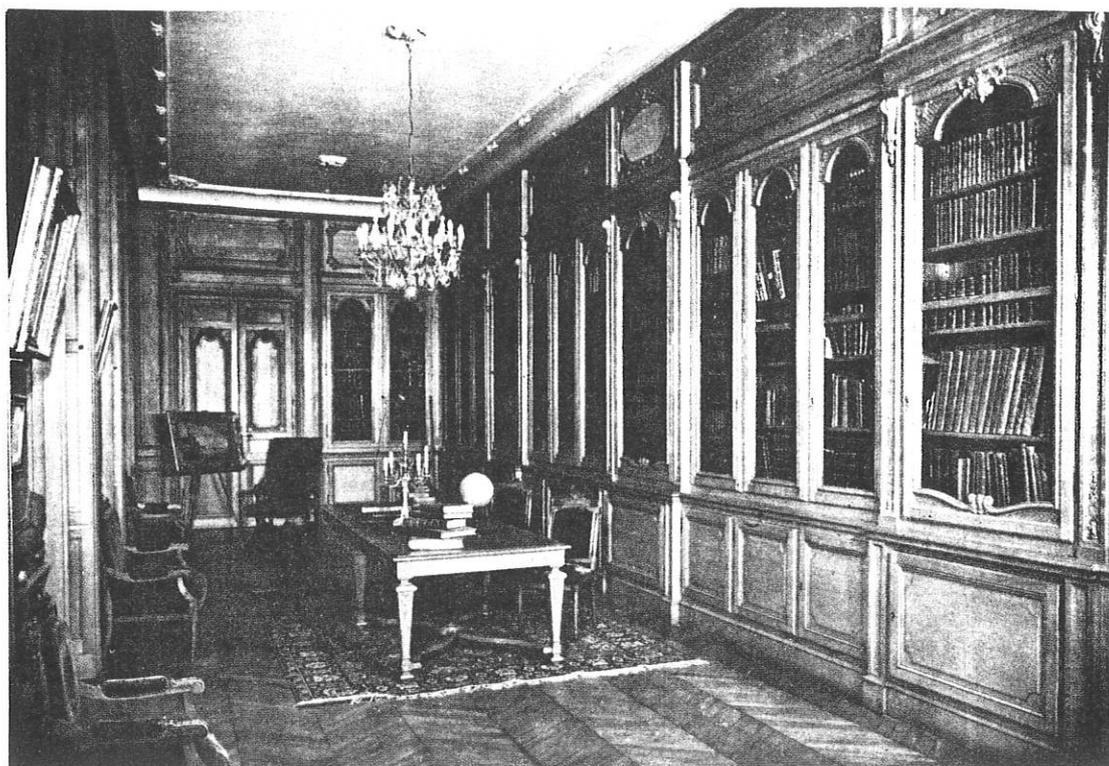
Notre visite débute par les magnifiques et impressionnantes charpentes que l'on atteint par une porte au fond de la Salle des Gardes.



Puis, après avoir salué quelques fantômes et quelques chauves-souris, nous redescendons pour voir la salle à manger.



Nous visitons la bibliothèque, les salons..., derrière notre jeune et enthousiaste guide.



C'est après une journée bien remplie, que nous regagnons nos cars. Il est 18 h.

Nous reviendrons dans cette région où il y a encore beaucoup à voir.

*
* *

ANNEXE

Je n'ai pu résister au plaisir de retrouver un texte dont je n'avais qu'un vague souvenir mais qui s'applique si bien à quelques-unes, Claudine(s) ou Sido(s) de nos adhérentes.

"Les fruits défendus de ma mère" - La Maison de Claudine.

"Nous convînmes quand même, mon frère le médecin et moi, qu'il fallait se méfier. Il voyait ma mère chaque jour, puisqu'elle l'avait suivi et habitait le même village, il la soignait avec une passion dissimulée. Elle luttait contre tous ses maux avec une élasticité surprenante, les oubliait, les déjouait, remportait sur eux des victoires passagères et éclatantes, rappelait à elle, pour des jours entiers, ses forces évanouies, et le bruit de ses combats, quand je passais quelques jours chez elle, s'entendait dans toute la petite maison, où je songeais alors au fox réduisant le rat.

A cinq heures du matin, en face de ma chambre, le son de cloche du seau plein posé sur l'évier de la cuisine m'éveillait.

- Que fais-tu avec le seau, maman ? Tu ne peux pas attendre que Joséphine arrive ?

Et j'accourais. Mais le feu flambait déjà, nourri de fagot sec. Le lait bouillait sur le fourneau à braise pavé de faïence bleue. D'autre part fondait, dans un doigt d'eau, une tablette de chocolat, pour mon déjeuner. Carrée dans son fauteuil de paille, ma mère moulait le café embaumé qu'elle torréfiait elle-même. Les heures du matin lui furent toujours clémentes ; elle portait sur ses joues leurs couleurs vermeilles. Fardée d'un bref regain de santé, face au soleil levant, elle se réjouissait, tandis que tintait à l'église la première messe, d'avoir déjà goûté, pendant que nous dormions, à tant de fruits défendus.

Les fruits défendus, c'étaient le seau trop lourd tiré du puits, le fagot débité à la serpette sur une bille de chêne, la bêche, la pioche, et surtout l'échelle double, accotée à la lucarne du bûcher. C'étaient la treille grimpante dont elle rattachait les sarments à la lucarne du grenier, les hampes fleuries du lilas trop haut, la chatte prise de vertige et qu'il fallait cueillir sur le faîte du toit. Tous les complices de sa vie de petite femme rondelette et vigoureuse, toutes les rustiques divinités subalternes qui lui obéissaient et la rendaient si glorieuse de se passer de serviteurs, prenaient maintenant figure et position d'adversaires. Mais ils comptaient sans le plaisir de lutter, qui ne devait quitter ma mère qu'avec la vie. A soixante et onze ans, l'aube la vit encore triomphante, non sans dommages. Brûlée au feu, coupée à la serpette, trempée de neige fondue ou d'eau renversée, elle trouvait le moyen d'avoir déjà vécu son meilleur temps d'indépendance avant que les plus matineux aient poussé leurs persiennes, et pouvait nous conter l'éveil des chats, le travail des nids, les nouvelles qui lui laissaient, avec la mesure de lait et le rouleau de pain chaud, la laitière et la porteuse de pain, la chronique enfin de la naissance du jour".